

Des larmes de pluie sur Anvers

VAES,BENEDICTE; DELVAUX,BEATRICE; DORZEE,HUGUES

Page 1

Samedi 27 mai 2006

Un défilé calme et plein d'émotion contre le racisme, pour la paix.

Malgré la pluie incessante, près de 20.000 manifestants ont marché vendredi, le long des quais d'Anvers, quinze jours après le coup de folie de Hans Van Themsche.

Il fallait plus qu'une « drache » nationale pour décourager ces promeneurs de la paix venus dire leur dégoût face à cette tuerie, et leur refus du racisme et de la violence dans une ville qui affiche toutes les couleurs de la planète.

Une manifestation digne et silencieuse, blanche, et noyée dans le chagrin comme sous la pluie, à la mémoire d'Oulemata Niandagou, la jeune Malienne, de la petite Luna, mortes sous les balles du tireur, et de Songul Kuc, qui se remet de ses blessures. Le souvenir de Mohamed, le jeune footballeur retrouvé mort dans l'Escaut, était lui aussi très présent.

Une réussite, ce rendez-vous citoyen ? Oui pour tous ceux qui y ont participé. Oui pour l'émotion mêlée de fermeté qui habitait tous ses participants. Mais à deux pas de là, Anvers poursuivait sa route comme si de rien n'était. Où étaient-ils, au fond, tous les Anversoïis ?

P.2 & 3le récit

de la manifestation

P.4« LE Soir »

collabore avec la

« Gazet van Antwerpen »

P.22l'édito

Anvers

la manifestation

A Anvers, la fraternité a défié le parti de la haine

Manifestation Une marche blanche et métissée pour refuser l'apartheid qui tue

Quelque 30.000 personnes ont bravé le déluge, sur les quais de l'Escaut. Pour prouver qu'il fait bon être tolérant.

Quinze jours exactement après l'équipée meurtrière d'un jeune raciste, Anvers a exigé : « Plus jamais ça ! » Les familles éprouvées, les partisans de la tolérance, les bâtisseurs d'une société ouverte espéraient une foule massive. Un signal qui résonne partout où l'extrême droite prêche la haine, sape le vivre ensemble, inocule à la société le virus d'un apartheid rampant, qui sépare les « eux » des « nous ».

À 14 heures, sur les quais d'Anvers, le nombre déçoit. Le déluge trempe jusqu'aux os, fait couler des larmes de pluie sur tout le corps. Il dissuade les parents d'emmenner les mômes choper la crève. On regarde comme des héros ceux qui ont emberlificoté de plastique leurs bambins. Les enseignants expliquent à leurs élèves le danger des mots qui tuent.

La foule arrive, peu à peu, sortant des trains. On déboule d'ailleurs, de Campine, de Louvain, de Gand. De Bruxelles, en force. On voit les ministres Fadila Laanan (PS), Benoît Cerexhe (CDH) et Emir Kir (PS), les parlementaires Isabelle Durant (Écolo) et Karine Lalieux (PS). La police compte 18.000 manifestants ; les organisateurs, 40.000.

Le parcours va du nord des quais à la place Bolivar, où s'élanche le nouveau palais de Justice, aux voiles métalliques. On marche loin de la ville, de ses commerces et de ses cafés. La police a tracé le parcours à l'écart. Pour les manifestants, c'est la fête du vivre ensemble. Pour Anvers, c'est un événement extérieur, exotique, quelque part étranger.

En début de cortège, marchent les parents des victimes. Ceux de petite Luna, tout à leur deuil, ont préféré se cloîtrer. Mais toute la communauté africaine de Flandre est venue en l'honneur célébrer la mémoire d'Oulemata, la jeune Malienne assassinée en tenant par la main l'enfant blanche dont elle était la seconde maman. Un symbole d'Anvers est mort ce matin-là. La communauté turque témoigne en faveur de la mère de famille qui lutte toujours aux soins intensifs. Les jeunes d'origine marocaine s'insurgent contre l'étrange mort de Mohamed Bouazza, le jeune homme dont on a retrouvé le corps dans l'Escaut. Le bourgmestre d'Anvers, Patrick Janssens, qui s'est glissé discrètement dans le cortège, a de fortes présomptions d'un crime raciste.

Un Guinéen de Gand, mariée à une Flamande dit : « *Nous avons des enfants métis. Je veux qu'ils soient riches de nos deux cultures. Mais j'ai si peur qu'ils soient rejetés à cause de leur teint.* » Une jeune belgo-marocaine, ambulancière, s'exclame : « *Nous donnons aux gens intolérants le signe qu'il existe des gens tolérants, qui aiment à vivre ensemble.* » Peur du Vlaams Belang ? « *Mais non ! S'il arrivait au pouvoir, il ne démontrerait que son incapacité à gouverner !* »

C'est la maman de Mohamed, admirable d'énergie et de dignité, qui a voulu cette marche silencieuse, à l'exemple de celle qu'a suscitée l'assassinat de Joe, gare Centrale, à Bruxelles. Et le papa de Joe, Guy Van Holsbeeck, a répondu présent. Il demande que l'on retrouve les meurtriers de Mohamed, qu'on fasse preuve d'autant de diligence qu'après la mort de son fils.

La volonté des parents a été respectée. Pour tout slogan, la marche, qui refuse toute démarche partisane, n'a que trois mots d'ordres : « Le chagrin d'Anvers », « Stop au racisme », « La

diversité, c'est la réalité ». Avant que la marche ne prenne fin, la maman de Mohamed défie Philip Dewinter : « *J'ai été élevée ici, et je resterai en Belgique, parce que c'est mon pays, le pays de nous tous. Soyons toujours main dans la main, contre le racisme. Ne votez jamais pour Philip Dewinter et son parti qui sème la haine.* ». Le représentant des communautés étrangères d'Anvers conclut : « *Il y aura un avant et un après 11 mai. Plus personne, jamais, ne doit mourir à cause de la couleur de sa peau.* »

P.22l'édito

« Tant de haine, tant de racisme, c'est inconcevable »

Anversoise d'origine marocaine professeur de néerlandais

« Je donne cours de néerlandais dans une école anversoise, aux enfants des nouveaux arrivants. Mes élèves ont été bouleversés par les meurtres qui ont endeuillé la ville. Je suis venue manifester avec eux et avec mon mari. Tant de haine, tant de racisme, c'est inconcevable à notre époque. Pourquoi dresser les uns contre les autres ? Dans une société multiculturelle, on peut s'enrichir des autres si l'on s'ouvre à eux. Je ressens dans cette manifestation un tout nouveau sentiment de solidarité. »

« Un signal contre l'extrême droite, qui sévit partout »

Syndicaliste et père de famille venu de Tamise

« Moi, je manifeste pour que l'on donne un signal contre l'extrême droite qui sévit partout. Je refuse cette idéologie qui a permis de tels crimes. Contre le Vlaams Belang, on doit tenter toutes les stratégies possibles. Je viens de Tamise (Temse), une commune paisible, qui connaît peu de problèmes : il y a 1.200 personnes d'origine étrangère, et seulement 20 gamins à problèmes. Mais cela suffit au Vlaams Belang pour faire 30 % des voix. Je suis très inquiet d'élever mes enfants dans une société intolérante et violente. »

« Je ne veux pas d'une société duale et violente »

Enseignant d'Edegem venu avec ses élèves

« Je ne pourrais pas enseigner la religion si je ne donnais pas, d'urgence, le signal que les gens veulent vivre les uns avec les autres. Si l'on ne manifeste pas aujourd'hui, on ne le fera jamais. Les meurtres racistes étaient en germe depuis des années, dans le développement séparé. La société multiculturelle, on ne doit pas forcément l'adorer, mais c'est la réalité. La Flandre est plurielle et le sera toujours. Une société polarisée, duale, nous n'en voulons pas. Si on nous l'impose, nos enfants vivront dans l'insécurité. »

Verhofstadt contre l'oubli

texto

Voici l'essentiel de la déclaration de Guy Verhofstadt, le Premier ministre.

Aujourd'hui, des milliers de personnes ont participé à une marche blanche à Anvers. Des personnes de différentes origines, couleurs et convictions. Des femmes, des hommes, des personnes âgées et des enfants. C'est devenu une marche silencieuse de protestation contre le racisme, l'extrémisme et la violence. Un cri silencieux pour davantage de tolérance (...).

Nous devons continuer à oeuvrer pour une société tolérante. Une société où nous cessons de réfléchir en termes de groupes ou de couleurs de peau. Une société où nous nous considérons tous comme des êtres humains.

En tant que responsables politiques, nous devons faire preuve d'une certaine retenue à l'égard d'une telle marche, sans pour autant se tenir à l'écart. Nous devons reprendre ce message de tolérance et d'ouverture. Nous devons veiller à ce que les victimes ne soient jamais oubliées (...).

« Assécher le terreau de l'extrême droite »

REPORTAGE

On va être un million, comme les électeurs du Belang ! » Bruxelles-Midi, voie 20, haut les coeurs !, Fatou, Delphine, Fadela et les autres sont gonflées à bloc : « Aujourd'hui, c'est le coeur qui parle ! » Un billet SNCB estampillé « marche blanche », 5 euros aller-retour. Des impers clairs « pour être dans le ton et dans l'esprit ». De l'énergie à revendre malgré les bourrasques et le tortillard bondé. Anvers, les voici ! « Ni putes ni soumises ». Teenagers, retraitées, sans-papiers. En jeans, boubou, gros pull. « Une majorité agissante », sourit l'une. « Solidaires des victimes de ce crime barbare, ajoute Mirjam, du Centre communautaire laïque juif. Désolés de voir si peu de résistance intellectuelle dans tout le pays. Inquiets face aux tâtonnements de la classe politique. »

Culture de la haine, élection « piège à con », montée du populisme en Europe... Le wagon se mue peu à peu en agora. Une fan de « Rn'b », un papi congolais, des profs bruxellois... On se serre sur les banquettes, on refait joyeusement le monde.

Houssain, fonctionnaire, de Waremmes : « Il est grand temps de réapprendre à être humain. Les racistes ? Des grands malades à écouter, à aider, à soigner. » Véronique, yeux clairs et verbe franc : « On vient de basculer de l'autre côté de la ligne. Il faut un sursaut citoyen. » Mazima, un chic burundais en costume anthracite : « On se fait déborder par la droite. Et pas seulement à l'extrême. La politique n'a pas le courage de défendre des opinions tranchées. Eux, en face, ils bossent ! Les laissés pour compte, ils savent leur parler. »

La manif à venir ? Un « défouloir », de quoi « apaiser nos consciences », un vrai « mouvement d'expression populaire ». Un rasta en colère traverse le wagon : « Cessez vos larmes ! Exigez plutôt qu'ils ferment leurs magasins d'armes ! »

Le train entre en gare. Les stewards aux couleurs du « chagrin d'Anvers » guident les manifestants. « Par ici, tram 15, arrêt Groenplaats. » Le groupe croise deux SDF couchés sur le sol. La « witte mars » est minutieusement fléchée. « On est en Flandre ! », sourit Mirjam. Dehors, c'est la drache. Fadela, la présidente française de « Ni putes ni soumises » passe entre les gouttes : « On a tout annulé pour être ici. C'est trop grave ce crime. C'est l'expression violente de la montée du populisme en Europe. On ne doit pas raser les murs. C'est à eux, les haineux, les extrémistes de tous poils, à s'incliner. » Fatou, sa collègue belge,

ajoute : « Assécher le terreau extrémiste, c'est s'attaquer en urgence à la misère sociale, au chômage, au logement... Cesser les calculs électoraux, les discours ambigus ! »

14 h, sur les quais anversois. Marée de parapluies et longues minutes d'attente. OEillets, salopettes et bandeaux blancs. Léa, 14 ans, d'origine congolaise, est venue elle aussi de Bruxelles : « Ça fait peur des histoires pareilles. En rue, j'ouvre l'oeil, mais je ne veux pas vivre stressée. »

Jo, 16 ans, animateur d'un mouvement de jeunesse juif : « Celui qui a tué avait quasi mon âge. D'où lui sont venues ces idées radicales ? Pas de nulle part ! »

Les militants venus du « Sud » battent le pavé. Dominique Sopo, président de SOS Racisme, se joint à eux : « Le silence est la pire des choses. Les partis comme le Vlaams Belang ont une responsabilité morale dans ces crimes racistes. Il faut cesser de les banaliser, de légitimer leurs idées. »

Place Bolivar, discours des familles, larmes et frissons. « La Belgique est à tout le monde », renchérissent les « Ni putes ni soumises ». Elles ont eu froid. Elles n'étaient pas « un million ». Mais leur coeur a parlé. De Bruxelles-Midi à Antwerpen.

Anvers

un projet « Le Soir » - La « gazet van antwerpen »

Ouvrir les portes d'Anvers à nos lecteurs

C'était il y a deux mois. Le rédacteur en chef de la *Gazet van Antwerpen* Luc Rademakers nous contacte pour nous proposer qu'un journaliste du *Soir* rejoigne sa rédaction et enquête à Anvers pour donner un autre regard à ses lecteurs anversoises.

Pas question de crime raciste alors, Luna et Oulemata étaient toujours en vie. Anvers intéressait certes *Le Soir*, mais nous étions surpris par l'initiative. Pas qu'une collaboration avec un quotidien du Nord du pays nous soit étrangère, bien au contraire. *Le Soir* nourrit des rapports fréquents, créatifs, souvent jubilatoires avec *De Standaard* et *De Morgen*. Nous partageons des projets rédactionnels, échangeons des éditoriaux, menons des combats communs, dialoguons sur les enjeux de notre métier.

Notre surprise venait de la *Gazet van Antwerpen*, un quotidien que nous connaissions mal et qui, dans le passé, n'était pas réputé pour son ouverture rédactionnelle. Nous avons rencontré Luc, nouveau rédacteur en chef, son équipe et le chef de la locale d'Anvers.

Nous avons trouvé une équipe profondément éprise de sa ville, qui souhaitait défendre sa réputation, mais aussi l'exorciser de ses démons, la rendre fière et forte de sa multiculturalité, au-delà des difficultés quotidiennes, en dépit de la menace extrémiste. Nous n'étions pas d'accord sur tout : faut-il interroger le Blok ? Faut-il faire sauter le cordon sanitaire ? Mais nous avons la volonté d'ouvrir les portes de cette ville à nos lecteurs respectifs sans tabou, avec un regard neuf.

Nous avons donc dit « banco », sans mesurer alors à quel point notre échange allait prendre du sens dans le fil des crimes qui ont plongé la métropole dans le deuil.

Le Soir donne régulièrement son opinion sur la politique menée au Nord du pays, mais dans une ouverture totale à la Flandre sous toutes ses formes. La Flandre des débats - Keulen versus Antoine sur le très controversé code du logement flamand -, celle de la polémique - la lettre ouverte des jeunes CD&V adressée aux jeunes francophones via notre journal.

La Flandre des extrémistes - enquêtes approfondies sur le phénomène « Blok » - ou du dialogue - interviews en duos d'écrivains francophones et flamands. Nous lui déclarons très souvent notre flamme pour ses Jan Fabre, Deus, Wim Delvoye, KVS, Erik van Looy, Mark Uytterhoeven, Jan Lauwers, Kim Gevaert et autres Tom Boonen.

Aujourd'hui, les crimes anversoïses renvoient l'image d'un racisme latent, d'une banalisation du discours de haine de l'autre au Nord du pays. Les Flamands sont les premiers à s'interroger et à s'insurger contre ce mal qui ronge une partie de leur jeunesse et de leur électorat. A nous de leur dire qu'ils ne sont pas seuls à lutter, à s'interroger, à s'inquiéter, à chercher des remèdes. Parce que comme francophones, nous savons que nous ne sommes pas vaccinés contre cette tentation raciste qui gagne du terrain partout. Ce problème complexe ne peut susciter chez nous simplification et stigmatisation faciles.

Bénédicte Vaes, journaliste au service belge, et Dominique Duchesnes, photographe, ont passé une semaine à Anvers. Ils y ont suivi les événements des derniers jours et proposeront la semaine prochaine aux lecteurs du *Soir* et de la *Gava* leurs reportages dans cette capitale fascinante.

Pieter Leuridan, journaliste de la *Gava*, proposera aux mêmes lecteurs, sa vision de la Wallonie, tirée d'une immersion identique au départ de la rédaction du *Soir*, dans le Sud du pays en pleine tourmente carolo.

Au moment où certains responsables politiques flamands refusent de rencontrer une presse francophone soi-disant trop caricaturale ou fermée à leur égard, nous ne disons qu'un seul mot à la *Gazet van Antwerpen*, pour avoir compris que le dialogue, même entre personnes d'opinions différentes, même s'il est générateur de risques car non contrôlé, est toujours préférable au silence hautain : « *Dank u, collega's* ».

Anvers, une ville jolie mais complexe

L'époque où le fait de parler français ou non était un indicateur social pour les Flamands appartient définitivement au passé. Aujourd'hui, les avocats, médecins, professeurs et chefs d'entreprise flamands s'expriment beaucoup mieux en anglais. L'anglais est devenu la langue des affaires, tandis que le français parlé par les Flamands est réservé aux vacances.

La connaissance de la langue est essentielle pour stimuler la curiosité envers les autres et leur environnement. De plus en plus, les Flamands s'éloignent de la Wallonie et même de Bruxelles. Le contraire semble également être le cas. Les vedettes du petit écran, les écrivains, les artistes, les top managers qui souhaitent trouver calme et quiétude et qui ne veulent être dérangés par personne, n'ont qu'à traverser la frontière linguistique. Le Belge n'a jamais autant voyagé, mais il n'a jamais non plus aussi mal connu ses propres voisins.

Là où la connaissance diminue, les préjugés augmentent, ce qui est non seulement fâcheux et peu intelligent, mais également dangereux. Une société dont les fondements sont atteints par des préjugés commence à montrer des signes de faiblesse. Les médias sont en mesure de

ralentir cette évolution, mais non de l'arrêter. Le fait que les opinions et les points de vue de journaux comme *Le Soir* et la *Gazet van Antwerpen* sont parfois diamétralement opposés, ne constitue en soi pas un problème. Il est toutefois important que l'on soit disposé à s'écouter et à mener un débat sur le sujet. Rien que le fait de s'intéresser aux différences qui existent entre les régions rend le débat, et donc aussi la société, passionnant. C'est pour cette raison que j'étais vraiment partisan d'un échange de journalistes entre les deux journaux, ce que nous avons réalisé ces derniers jours avec succès.

Depuis quelques décennies, la Belgique est devenue une société biculturelle. A ce sujet, la langue a joué un rôle prépondérant. Les problèmes de la société belge de demain sont toutefois beaucoup plus complexes. A Anvers, la population est composée de 144 nationalités différentes. Dans l'enseignement primaire, 44 pour cent des enfants ne parlent le néerlandais qu'à l'école, ce qui provoque un retard scolaire et dès lors aussi une intégration plus lente ou pas d'intégration du tout. Ceux qui en Belgique, le cœur de l'Europe, estiment encore que l'avenir ne sera pas multiculturel, se trompent. Les Belges qui ne sauraient pas accepter la réalité multiculturelle, devront un jour ou l'autre reconnaître qu'ils se sont trompés. Ceux qui ne veulent vraiment pas comprendre, ne se sentiront plus jamais chez eux en Belgique.

Pour certains, cette évolution est difficile à accepter. A Anvers, la déflamandisation du centre de la ville est en cours, mais la ville elle-même n'a rien perdu de son éclat. Tous les changements entraînent une certaine incertitude et parfois également des excès, même au niveau politique. La responsabilité étant énorme, un journal se doit toujours de garder le calme. Le journal *Gazet van Antwerpen* a choisi de raconter le monde comme il est, et non comme il souhaite être lu.

Dès lundi

Dès lundi

Trois jours de reportage. Bénédicte Vaes et Dominique Duchesnes sont de retour à la rédaction du *Soir*. Pendant une semaine, ils ont arpenté les quartiers et les rues d'Anvers. Quinze jours après les crimes racistes qui ont bouleversé la Métropole, ils ont rencontré Anversoises et Anversoises, responsables et gens de terrain. Une plongée dans une ville multiple et tentaculaire, riche de ses diversités mais inquiète devant la montée de l'extrémisme. Un grand écrivain néerlandophone, Tom Lannoye, a accepté de recevoir nos journalistes pour évoquer les défis que doit affronter aujourd'hui la cité portuaire. Dès lundi, retrouvez dans *Le Soir* nos reportages à Anvers.

« Le temps de passer aux actes »

Plusieurs professeurs d'universités flamandes et bruxelloise ont lancé une pétition sur internet. Voici leurs arguments.

(...) La Flandre est multiculturelle et ce multiculturalisme est un fait irréversible. Cela ne vaut pas hélas pour le caractère démocratique de notre société. Nous constatons que, au cours de cette dernière décennie, en Belgique et dans d'autres pays européens, le racisme et la xénophobie se sont propagés. La réalité et l'opportunité d'une société multiculturelle sont de plus en plus souvent mises en question, ce qui contribue à rendre la vie en commun de plus en plus difficile.

A cela nous disons NON ! Il est temps que le racisme soit reconnu comme un problème structurel et social. Chacun d'entre nous doit l'admettre et prendre ses responsabilités. Le combat contre le racisme doit dépasser la rhétorique classique qui n'implique aucun engagement (...). Le temps est venu de faire place à une réflexion collective, politique et sociale. Si nous voulons un avenir démocratique pour notre pays et nos enfants, il est temps de passer aux actes. La discrimination et le racisme doivent être reconnus comme étant des problèmes fondamentaux et doivent, par conséquent, être traités comme tels (...).

La Flandre est et sera multiculturelle ou la Flandre (démocratique) ne sera pas. Le racisme et l'exclusion détruisent la société. Les combattre est devenu « une question de vie ou de mort ».

Meyrem Almaci (Cultuurwetenschapper VUB), Sarah Bracke (Genderstudies Universiteit Utrecht/University of California Santa Cruz), Bambi Ceuppens (Antropoloog, KUL), Herman De Ley (Classicus UGent, Ex-directeur CIE), Nadia Fadil (Sociologe KUL), Dirk Jacobs (Socioloog ULB - KUB), Meryem Kanmaz (Politicoloog, UGent), Hendrik Pinxten (Voorzitter Humanistisch Verbond, Antropoloog UGent)

www.petitiestopracisme.be